LE

PETIT MOUTON,

IMITÉ DE L'ALLEMAND

DU CHANOINE SCHMID.

QUEBEC,
IMPRIMÉ PAR FRÉCHETTE & CIE.
No. 8.
RUE LAMONTAGNE.

P

La
avec f
ne so
la ch
cueill
jeune
ment
de pa
ruisse
teint é
dant c
du sol
lir les
tenue
elle s
suis f
que j'

LE

PETIT MOUTON.

CHAPITRE 1er.

La chaleur était extrême ; le soleil dardait avec force ses rayons sur la terre, aucun vent ne soufflait. La pauvre Christine avait quitté la chaumière de sa mère malade, pour aller cueillir des fraises dans un bois voisin. Cette jeune fille, âgée à peine de dix ans, légèrement vêtue et la tête couverte d'un chapeau de paille, suffoquait de chaleur ; la sueur ruisselait en grosses gouttes de son front, son teint était fortement animé : on eût dit cependant qu'elle n'était point sensible à l'ardeur du soleil, tant elle se montrait occupée à cueillir les fraises qu'elle pouvait découvrir. Soutenue par l'idée de soulager sa bonne mère, elle se disait : " Si j'ai un peu de mal, j'en suis fortement dédommagée par le bonheur que j'éprouve d'être utile à ma pauvre mère ; elle

elle est malade et ne peut rien gagner il est juste que je vole à son secours ; elle a eu tant de peine à m'élever, et à présent que je suis assez grande, je dois lui témoigner ma reconnaissance. Pauvre mère, que ne puis-je faire plus pour toi ! "

Cependant tout-à-coup le soleil s'obscurcit, un vent impétueux s'élève et Christine voit de loin les nuages s'amonceler. Pour ne pas être surprise par l'orage, elle sort de la forêt, suspend à son bras le panier rempli de fraises qu'elle a eu soin de couvrir de feuilles, et reprend le chemin de la maison.

A peine a-t-elle fait une cinquantaine de pas, que le vent mugit avec plus de force et secoue avec violence les antiques arbres de la forêt. La pluie tombe par torrens, et le tonnerre ébranle la voûte du firmament. De larges éclairs sillonnent les airs et répandent une affreuse clarté dans ces sombres bois à travers lesquels les rayons du soleil avaient de la peine à percer.

Christine, sachant combien il est dangereux de se placer sous les arbres au moment de l'orage, se cacha sous une haie d'aubépines, attendant que l'averse fût passée. Elle y était accroupie depuis quelques momens, lorsqu'elle entendit des cris plaintifs semblable à ceux que pousserait un petit enfant surpris par la pluie

" Serait-il

' Serait-il possible ! se dit-elle, un enfant pourrait-il se trouver par là exposé à l'orage ? il faut que j'aille pour m'informer de ce que cela peut être." Et aussitôt, sans faire attention à la pluie, aux éclairs et au tonnerre, elle se dirigea vers l'endroit d'où étaient partis les cris.

" Ah ! pauvre petite bête ! s'écria-t-elle, viens, je vais prendre soin de toi."

C'était un petit agneau, tout trempé par la pluie et tremblant de froid. " Ce serait dommage, si tu allais périr ici ; je t'emporterai chez nous et je te donnerai à manger ; maman ne s'y opposera pas j'en suis sûre."

Vivement émue à la vue de ce pauvre animal, Christine l'essuie avec son tablier, le prend dans ses bras pour le réchauffer, et se prépare à le porter à la maison ; mais la pluie continuait à tomber, et il fallut se remettre sous la haie d'aubépines. Qu'il tarda à la petite fille de voir arriver la fin de l'orage ! chaque minute lui paraissait une heure. Enfin le vent cessa d'agiter les arbres, le ciel redevint serein, et Christine vola dans les bras de sa mère pour lui montrer le petit mouton. La joie qu'elle ressent d'avoir trouvé l'agneau ne lui laisse pas le temps de respirer ; elle se précipite dans la chambre.

" Ah ! chère maman ! s'écrie-t-elle hors

d'elle-même

d'elle-même, regardez donc le joli petit mouton que je viens de trouver dans la forêt ! Ce pauvre animal était transi de froid, je suis sûre qu'il aurait péri cette nuit si je ne l'eusse emporté. N'est-ce pas, vous me permettrez de l'élever ? Oh ! vous verrez j'en aurai bien soin, il ne manquera de rien. Regardez comme il est doux ! je vais lui donner un peu de pain. "

La mère examina le mouton et le trouva charmant ; mais elle ne partagea point les sentimens de Christine, et lui dit : " Tu n'y penses donc pas, ma fille ? ce petit mouton ne peut rester chez nous, parce qu'il ne nous appartient pas ; je crois qu'il appartient au fermier de la métairie voisine, car il n'y a que lui qui élève des moutons dans cette commune ; ce petit animal se sera égaré dans la forêt, et aura été oublié au moment de l'orage, comme cela arrive souvent quand les troupeaux sont surpris par une pluie subite. Il faut que tu le reportes ce soir même à la ferme, le bien d'autrui ne doit pas séjourner même pendant une nuit dans notre maison, cela serait une injustice. Nous sommes pauvres, mais nous devons rester honnêtes.

—Vous êtes donc bonne-là vous, dit au même moment un maçon qui était occupé à réparer un mur dans le jardin, et qui avait

suivi cette conversation entre la mère et sa jeune fille ; pourquoi êtes-vous si scrupuleuse ? Savez-vous ce que nous allons faire ? quand il fera nuit, nous tuerons ce mouton et nous le partagerons: sa chair est délicate et nous procurera au moins deux bons dîners ; nous vendrons la peau ensuite. Et d'ailleurs, quel mal cela pourra-t-il faire au fermier qui est un homme riche? il a plus de cent moutons dans ses bergeries, et ne s'apercevra pas de la perte de ce petit animal. Vous craignez peut-être qu'on ne parvienne à le savoir ? rassurez-vous pleinement, car je n'irai pas vous dénoncer moi, je saurai garder le silence comme ce mur." Et il appliqua une truellée de mortier contre la muraille.

"Que dites-vous donc là, monsieur ? répliqua la malade ; vous voulez nous faire faire une injustice. Ce mouton ne nous appartenant pas, nous ne pouvons le garder sous aucun prétexte ; et quand même le fermier en aurait encore mille et qu'il ne le saurait jamais, ce ne serait pas moins un vol.

—Vous avez raison, maman, s'écria Christine, ce petit animal reste toujours la propriété de son maître. Dieu, qui voit tout, saurait tôt ou tard nous punir de cette mauvaise action. Pauvre petit ! te tuer ! non, non, je ne t'ai pas ramassé dans la forêt pour

pour te voir égorger ici. Non, il ne t'arrivera pas de mal ; je vais te rendre à ton maître. » A l'instant même elle prend le mouton, le couvre de son tablier, et se met en route pour le porter à la ferme. Sa mère, si heureuse de voir cette promptitude à obéir, la suit des yeux et remercie le Seigneur de lui avoir donné un enfant si docile.

En arrivant à la ferme, Christine se dirigea tout de suite vers la porte de la maison, devant laquelle était assise la fermière au milieu de ses enfans. Cette intéressante famille contemplait avec attention un brillant arc-en-ciel dont les nuances, fortement dessinées, contrastaient d'une manière frappante avec les nuages grisâtres du firmament. C'était un beau spectacle que celui de ce bel arc qui s'élançait majestueusement dans les airs, tandis que ses bases paraissaient s'abîmer jusque dans les entrailles de la terre. Toute la nature, comme recréé après l'orage qui venait de passer, semblait se remettre de la longue agitation qui l'avait bouleversée.

L'air était frais et pur, le soleil dorait de ses derniers rayons les sommets des montagnes voisines, et laissait derrière lui d'immenses bandes rouges qui donnaient à ce tableau un aspect magique. Les enfans de la fermière n'avaient jamais rien vu d'aussi imposant

sant

sant. Tout-à-l'heure le ciel paraissait si terrible, et maintenant tout est redevenu calme. Les oiseaux, se balançant sur les branches des arbres, semblaient aussi fêter à leur manière ce retour de la nature à l'ordre et à la tranquillité. " Tout cela vous parait bien extraordinaire, leur dit la mère, et cependant tout cela est nécessaire. Il ne peut pas toujours faire beau temps, il faut qu'il s'élève de temps en temps des vents et des orages, parce qu'ils nous amènent de la pluie qui féconde la terre et fait germer les plantes, tout comme ils purgent l'air des mauvaises exhalaisons. Ce bel arc-en-ciel, que vous admirez tant, annonce la fin de la tourmente. Dieu le montra aussi à Noé après le déluge, en signe de réconciliation avec le genre humain, qu'il promit de ne plus punir par les eaux. Si le tonnerre prouve la puissance du Créateur, l'arc-en-ciel montre son amour infini envers nous. Jamais nous ne saurons assez reconnaître sa bonté. "

Cependant la nuit descendait à pas lents des voûtes célestes, et l'arc-en-ciel cessa de briller. Christine, qui avait écouté la conversation de la fermière et de ses enfans, s'était tenue à l'écart, n'osant point les interrompre, parce qu'elle savait que cela ne convenait point.

Enfin

Enfin, comme on allait se séparer, elle découvrit son tablier, présenta son petit mouton, et exposa devant tout le monde comment elle l'avait recueilli dans la forêt au moment de l'orage.

" Tu es une brave enfant, lui dit la femme, tu agis bien loyalement de venir encore si tard nous rapporter ce petit animal. Cette délicatesse te fait honneur ; quand à ton âge on a de si bons principes, on ne peut manquer d'avoir du bonheur par la suite.

—Oui certainement, dit à son tour le fermier, ta conduite est digne d'éloges. Prenez-la pour modèle, mes enfans, et tâchez de devenir un jour aussi honnêtes que cette pauvre fille. Il vaut mieux n'avoir que peu de choses dans sa possession que d'être riche et d'acquérir son bien par des voies injustes. Cette probité est un plus grand trésor que tous les moutons de la terre."

Les enfans étaient frappés de cette conduite de Christine, et regardaient cette dernière avec ravissement, lorsque François, le fils aîné du fermier, courut à l'écurie, en ouvrit la porte, et fit sortir une brebis : dès que l'agneau aperçut sa mère, il se mit à bêler et à bondir de joie. La petite fille ressentit de son côté un vif transport en assistant à une scène si touchante. " J'éprouve plus

plus de plaisir, dit-elle avec émotion. d'avoir pu rendre cet agneau à sa mère, que je n'en aurais goûté de le conserver chez moi, quoique je l'aime beaucoup. C'est comme si on ramenait un enfant égaré à sa mère.

—Vois-tu, reprit le fermier, puisque tu as l'âme si honnête, je veux te dédommager : ce petit mouton est à toi, je te le donne ; mais dans ce moment il est encore trop jeune pour pouvoir se passer du lait de sa mère. Nous le garderons ici encore pendant une quinzaine de jours, et quand il sera plus grand, François te le portera. Avec un peu de soin tu pourras l'élever, et lorsque tu iras cueillir des fraises tu le mèneras paître ; tu pourras de même, en tricotant, le laisser courir sous tes yeux. Pendant l'automne tu ramasseras un peu de foin, et tu le nourriras ainsi facilement en hiver. Quand un jour il sera élevé, il vous donnera du lait, ce qui sera un avantage pour vous dans votre ménage ; sa laine vous servira à faire des bas. »

Christine, si heureuse, fit ses adieux à la famille du fermier, et se disposa a s'en retourner auprès de sa mère ; mais la fermière, ne voulant point la laisser partir sans lui donner quelque chose, lui apporta du lait dans une terrine avec un petit pain que la petite fille mangea aussitôt. Elle reçut en outre une

douzaine

douzaine d'œufs frais et un morceau de beurre enveloppé dans une feuille de chou ; la bonne fermière lui dit en outre : " Porte ces œufs et ce beurre à ta mère, salue-la bien de notre part, et dis-lui que nous prierons Dieu pour sa guérison, et lorqu'elle aura besoin de quelque chose, reviens nous trouver, nous tâcherons de la soulager dans ses peines. "

La jeune enfant, au comble de la joie, emporta gaîment les objets qu'on venait de lui donner, et vola vers la chaumière de sa mère pour lui rendre compte de tout ce qu'elle avait entendu. Le ciel était redevenu brillant, et la lune montrait ce soir pour la première fois son croissant argenté au milieu des plaines azurées du firmament.

La nature était rafraichie par la pluie, et les fleurs des prairies voisines exhalaient au loin leur doux parfum. Jamais Christine n'avait joui d'un bonheur pareil à celui qui inondait son âme. L'idée de se voir bientôt en possession d'un petit mouton lui causait tant de joie qu'elle aurait voulu que les quinze jours se fussent déjà écoulés. Elle formait mille projets au sujet du petit animal, et, occupée de ces pensées, elle se trouva devant la chaumière de sa mère, sans trop savoir comment.

En entrant dans la maison, elle courut dans

les

es bras de sa bonne mère, et lui raconta avec empressement tout ce qu'elle savait. « Tu viens de reconnaître ce que je te dis toujours, que rien n'est à comparer à la joie que donne une bonne conscience. Le souvenir du bien que nous faisons l'emporte sur toutes les jouissances que nous pouvons ambitionner. La paix de l'âme est mille fois préférable à tout ce que la terre peut nous offrir : avec elle on est riche, quand même on ne possède rien ; sans elle tout le reste n'est qu'une vaine fumée. Restons toujours fidèles aux vérités de la religion, conservons sans cesse notre cœur pur, et tôt ou tard le Seigneur saura nous récompenser. Tu es encore bien jeune, mon enfant, mais il faudra mourir un jour ; et quel terrible poids au moment de la mort, quand on a des injustices à se reprocher ! Ce mouton que tu voulais garder ce soir est peu de chose, et cependant cela t'aurait compromise aux yeux de Dieu ; car il est certain que rien d'injuste et de souillé n'entrera dans le royaume des cieux. »

Ces paroles d'une mère, alors en proie à une maladie, ne furent point perdues pour Christine, qui les grava profondément dans sa mémoire. Depuis ce jour la jeune enfant compta les heures et les momens où elle devait recevoir son petit mouton. Comme elle n'a-

vait

vait point d'almanach pour marquer les jours, elle eut recours à un autre moyen afin de ne point se tromper : elle consulta tous les soirs, avant de se coucher, la lune qui croissait, et se dit : " Quand la lune sera pleine, François m'apportera mon mouton. "

Ces quinze jours lui parurent un siècle, tant elle était impatiente de revoir l'agneau. Souvent elle en parla à sa mère, qui saisit cette occasion pour lui rappeler la modération qu'il faut mettre dans nos désirs. " Tout ne peut pas aller au gré de notre volonté, lui dit-elle ; Dieu suscite de temps en temps des obstacles à notre impétuosité naturelle qui nous emporterait trop loin. Plus d'une fois dans le cours de la vie tu seras obligée de remercier le Seigneur de n'avoir point cédé à tes désirs et exaucé tes vœux, car nos passions ne nous permettent pas toujours de juger sainement des choses et nous regardons souvent comme un mal ce qui est un véritable bien pour nous. Ainsi, aie patience, ton mouton arrivera. "

Et en effet, au moment où Christine s'y attendait le moins, le jeune François vint frapper à la porte de la chaumière et présenta l'agneau. " Oh ! qu'il est devenu grand ! qu'il est joli ! s'écria Christine, examinant le petit animal et le couvrant de baisers : on dirait que ce n'est plus le même. Regardez

donc

donc maman, comme sa laine est blanche et bouclée ; je vais en avoir bien soin, et je vous réponds qu'il ne manquera de rien.

--- Je voulais l'apporter il y a déjà quelques jours, dit François ; mais mon père s'y est opposé, parce que ce petit animal aurait pu tomber malade si on l'avait séparé tout-à-coup de sa mère ; mais à présent cela n'est plus à craindre, il est assez vigoureux.

--- Je te remercie bien, lui répondit Christine, de l'avoir si bien élevé : mais je vais te donner à mon tour ? Je n'ai rien nous sommes si pauvres ! Sais-tu une chose ? la première laine que nous aurons de ton mouton sera pour toi ; maman me permettra de t'en tricoter une paire de bas : n'est-ce pas, maman ?

--- Certainement, et c'est bien le moins que tu pourras faire pour reconnaître les bontés de la famille charitable qui t'envoie un si beau mouton. Ecoute, mon petit ami François, remercie mille fois tes bons parens : dis-leur que nous n'avons qu'une chose à leur offrir, ce sont nos prières. Si Dieu les exauce, ils seront amplement dédommagés de ce qu'ils font pour nous. »

François partit content d'avoir procuré tant de joie à Christine et à sa vertueuse mère.

La jeune fille ne put se rassasier de regarder son mouton, et après lui avoir donné un

peu

peu de nourriture, elle le conduisit dans une petite étable attenant à la maison. L'animal devint depuis ce moment l'objet de ses soins, et après sa mère elle n'aima rien au monde tant que son mouton. Celui-ci devint bientôt si familier, qu'il suivait Christine comme un petit chien, prenait dans sa main le pain qu'elle lui donnait, et buvait du lait dans son écuelle.

Souvent la mère, témoin du plaisir que ce gentil animal causait à sa fille, lui demandait si elle n'était pas bien aise d'avoir écouté ses conseils en rendant le mouton à son maître, et Christine de lui répondre aussitôt : " Oui, maman, je suis contente, et je promets tous les jours au bon Dieu, dans ma prière, de suivre toujours vos avis et d'obéir à votre voix, comme le mouton obéit à la mienne ; car je sais que vous m'aimez encore bien plus que j'aime ce petit animal. "

Et Christine tint parole : tous les jours elle donna à sa mère de plus grandes consolations et augmenta en sagesse et en vertu. Constamment occupée de tout ce qui pouvait contribuer à lui rendre la santé, elle ne quittait son lit que pour les soins qu'exigeait le ménage et pour se procurer les alimens nécessaires. " Elle a eu tant de mal pour m'élever, se disait-elle quelquefois, n'est il pas juste qu'à mon tour je me sacrifie pour elle ? et malgré

mes

mes efforts, je ne pourrais jamais reconnaître toutes ses bontés. Combien de nuits elle a passées autour de mon berceau quand j'étais petite ! Ne faut-il pas aussi que je veille maintenant auprès de son lit pour la soulager dans ses infirmités ? Une bonne mère est un si grand trésor, qu'il faut chercher à le conserver à tout prix.

CHAPITRE II.

La commune de laquelle dépendait la petite maison habitée par Christine et sa mère, était située dans une position charmante au pied d'une belle montagne qui dominait le pays. Cette montagne était couverte d'une magnifique forêt qui s'élevait en amphithéâtre sur ses vastes flancs, et couronnée par un vieux château qu'on distinguait de fort loin. Une tour assez élevée s'élançait du sein des chênes antiques, et imprimait à ce paysage ravissant un aspect magique. Vue à quelque distance, cette tour imposante semblait se perdre dans les nues, et était habitée par des corneilles, des hiboux et autres oiseaux. Le château, ouvrage gothique, servait alors de demeure à madame

madame de Waldenheim, et était un fief de sa famille. Depuis la mort de son époux, cette dame n'en avait conservé que la jouissance ; elle occupait avec sa fille Emilie plusieurs chambres qu'elle avait fait meubler dans le goût moderne, et qui offrait un point de vue délicieux.

Fixée dans cette solitude, madame de Waldenheim avait en quelque sorte renoncé au monde. L'éducation de sa fille était l'objet de sa sollicitude et occupait tous ses momens. Sans grande fortune, elle cherchait à inspirer à la jeune Emilie ses goûts simples et modestes, afin de la préserver de bonne heure de ces illusions souvent si dangereuses et si funestes à l'innocence. Elle veillait avec attention sur cette tendre plante, lui applanissait plutôt par ses exemples que par ses paroles les obstacles que la jeunesse sans expérience rencontre quelque fois dans le chemin de la vie. Emilie, élevée sous les yeux d'une mère pieuse, contracta ces habitudes vertueuses qui sont une sauve-garde au moment des tentations, et qui, jetées de loin dans une terre fertile, ne peuvent manquer de produire des fruits. Elle était à peu près du même âge que Christine. Celle-ci se rendait presque tous les jours au château pendant l'été pour vendre des fraises qu'elle avait cueillies, et ne

manquait

manquait jamais d'en rapporter fidèlement le produit à sa pauvre mère.

Emilie aimait beaucoup à acheter les fraises de Christine, parce qu'elles étaient toujours bien mûres et déposées sur des feuilles dans un vase propre. Mais depuis huit jours Christine n'en avait pas porté au château, ce qui contrariait un peu Emilie, qui les préférait à tous les autres fruits de la saison. Lorsqu'elle reparut enfin après cette petite absence, la jeune de Waldenheim lui fit des reproches de s'être fait attendre si longtemps, et lui dit qu'elle aurait pu en acheter auprès d'autres personnes, mais qu'elle avait préféré s'en passer, parce que les siennes étaient plus appétissantes. « Ainsi, ajouta-t-elle, si tu veux continuer à avoir ma pratique, reviens plus souvent.

— Ne vous fâchez pas contre moi, ma bonne demoiselle, lui répondit Christine les larmes aux yeux ; ce n'est pas de ma faute si je ne suis pas venue depuis huit jours, je ne demande pas mieux que de vous contenter, vous me payez toujours si généreusement ! mais ma pauvre mère, qui est malade depuis plusieurs mois, a été si souffrante cette semaine qu'il ne m'a pas été possible de la quitter un instant ; mon devoir est de rester auprès d'elle pour la soigner : elle n'a que moi au monde. Comme la journée d'hier a été plus calme, et que

cette nuit elle a un peu reposé, je me suis levée ce matin avant le jour pour cueillir des fraises : cela nous procurera quelques sous pour acheter un peu de beurre. Si donc à l'avenir je ne revenais pas tous les jours avec des fraises, je vous en supplie, n'attribuez ce retard à aucun autre motif qu'à la maladie de ma mère." Et elle essuya ses larmes avec son petit tablier blanc.

" Pauvre Christine lui dit Emilie avec émotion, pardonne-moi de t'avoirgrondée : voilà ce que c'est de juger si promptement. C'est une leçon que tu me donnes là et que maman m'a déjà faite souvent. Au lieu de te reprendre, je dois au contraire te plaindre. Mais pourquoi m'as-tu caché jusqu'ici la maladie de ta mère ? nous aurions pu la soulager depuis longtemps, maman aime tant à faire du bien !

— Sans doute, mademoiselle, tout le monde sait dans le pays combien madame de Waldenheim est bonne et charitable envers les pauvres ; mais j'ai entendu dire à ma mère qu'il ne fallait pas abuser de la complaisance des âmes pieuses, et ne réclamer les secours des autres que quand on ne pouvait plus se suffire à soi-même. Jusqu'ici nous avons fait de notre mieux pour n'être à charge à personne ; nous avons vécu bien pauvrement, mais

nous

nous ne sommes pas encore tant à plaindre qu'une foule de pauvres gens qui sont réduits par leurs infirmités à ne pouvoir rien gagner : nous nous reprocherions comme un péché de leur dérober les charités qu'on peut leur faire."

Ces paroles touchèrent singulièrement Emilie, qui pria Christine de l'attendre quelques instans pendant qu'elle se dirigea du côté des appartemens de sa mère. Un moment après elle revint, et fit entrer la marchande de fraises dans le salon de sa mère.

Que de merveilles, que de beautés s'offrirent aux regards de la pauvre Christine ! Ce salon était tapissé avec beaucoup d'élégance ; des tableaux brillans de dorure, une cheminée sur laquelle était posés, outre une superbe pendule, des vases avec des fleurs artificielles, des flambeaux en bronze et d'autres ornemens, fixèrent d'abord l'attention de la petite fille ; elle ne pouvait assez regarder les fauteuils, le canapé, le piano, la harpe, et surtout une glace magnifique dans laquelle Christine s'aperçut tout entière. Le plancher était parfaitement ciré, et comme la jeune fille n'avait jamais rien vu de semblable, elle n'osa presque pas avancer, de crainte de tomber par terre.

Madame de Waldenheim la reçut avec une touchante

touchante bonté, et lui demanda des nouvelles de sa pauvre mère.

Christine lui raconta tout ce qu'elle avait déjà dit à Emilie, et mit dans toutes ses expressions tant de candeur et de naïveté, que la dame reconnut aussitôt son bon cœur. " Tu peux être tranquille, ma petite, lui répondit madame de Waldenheim, je vais m'occuper de ta mère ; dis-moi comment elle s'appelle.

—Ma mère s'appelle Rosalie West, et nous demeurons dans la dernière chaumière du village."

Christine voulut s'en retourner, mais sa généreuse bienfaitrice lui adressa encore plusieurs questions, puis lui paya ses fraises beaucoup plus qu'elles ne valaient, fit remplir de bouillon l'écuelle dans laquelle elle les avait apportées, et la laissa partir.

" Quelle excellente enfant! dit-elle à sa fille. Vois-tu, Emilie, elle est pauvre, mais habillée d'une manière fort décente et propre ; elle aime sa mère avec toute la tendresse dont elle est capable : un cœur si pur et si aimant vaut mieux que la plus riche parure. Dis-moi, ma fille ? si je venais à être malade, me soignerais-tu avec tant de dévoûment ?

—Pouvez-vous en douter, ma chère maman ? et croyez-vous que j'aurais moins d'attention

d'attention pour vous que Christine pour Rosalie ?

—Non, je n'en doute pas, mon enfant, mais j'ai seulement voulu te rendre attentive sur la conduite louable de cette pauvre petite paysanne, et te dire qu'on rencontre quelquefois plus de vertu dans les chaumières que dans les châteaux. A défaut de richesses, ces gens possèdent souvent des sentimens qui font rougir les grands ; et c'est là un bien qui l'emporte sur tous tes trésors de la terre. Ainsi Dieu permet que nous recevions quelquefois des leçons de la part de certaines personnes que, dans notre orgueil, nous aurons peut-être méprisées. Imite cette enfant, ma chère Emilie, et sois aussi modeste, aussi vertueuse et aussi bonne qu'elle, et tu ne manqueras pas d'être heureuse un jour. "

Cependant Christine, de retour à la chaumière, exposa avec une joie naïve tout ce qui venait de lui arriver. Sa mère versa des larmes d'attendrissement en apprenant l'intérêt que la bonne dame avait promis de prendre à son sort. Le bouillon, qu'elle fit réchauffer aussitôt, lui fit beaucoup de bien. Elle remercia vivement le Seigneur, qui lui avait ménagé cette occasion de recevoir quelque soulagement. " Regarde, dit-elle à sa fille, comme tout s'enchaîne dans ce monde; Tu t'es

t'es levée ce matin avant le jour pour aller cueillir des fraises. Dieu bénit aussitôt ton dévoûment : tu rencontres mademoiselle de Waldenheim qui te présente à sa mère. Ta tendresse à me soulager fait impression sur cette dame, elle s'informe de notre situation, elle m'envoie un bouillon avec une petite somme d'argent qui va nous mettre à même de nous procurer des vivres pour quelques jours. Tu reconnais par là combien Dieu aime les enfans respectueux envers leurs parens. Si tu avais été paresseuse, nonchalante, récalcitrante, si tu avais dormi la grasse matinée, tu te serais privée, ainsi que moi, de tous les bienfaits que nous pourrons recevoir de cette intéressante famille. L'habitude du travail, jointe à ton amour pour moi, a donc été l'occasion dont s'est servi le Seigneur pour nous faire sentir ses bontés, tant il est vrai qu'il n'abandonne jamais les siens. Et si plus tard des jours plus sereins viennent luire sur nous, nous les devrons à cette aimable Providence qui profite de toutes les circonstances pour nous récompenser des faibles efforts que nous faisons pour lui plaire. Ayons donc confiance en lui, car lui seul peut nous aider efficacement : il est un si bon père ! il est le plus fidèle, le plus constant des amis, toujours plein de miséricorde envers ceux qui espèrent

espèrent en lui. Servons-le tous les jours avec un redoublement de zèle, et il nous protégera sans cesse. »

Depuis ce moment la pauvre Rosalie crut entrevoir un changement notable dans sa position. L'avenir se montrait à elle sous des couleurs moins sombres, et l'espérance vint percer dans son cœur comme un rayon du soleil sortant du sein des nuages. Ce n'était pas tant son propre sort qui l'avait inquiétée jusqu'alors, mais elle avait tremblé à l'idée de ce qu'allait devenir la petite Christine, si la mort la séparait de cette pauvre enfant ; et voici que ce sort allait s'améliorer sensiblement : cette douce pensée contribua beaucoup au rétablissement de Rosalie.

CHAPITRE III.

Le lendemain, c'était un Dimanche, Christine, après avoir donné à sa mère tous les soins nécessaires et mis en ordre son petit ménage, assista aux offices à l'église du village. De retour chez sa mère, elle ne manqua pas de lui répéter tout ce qui l'avait frappée dans le sermon du respectable curé, et

en fit son profit. Le soir, elle s'assit auprès du lit de Rosalie, et lui fit une lecture dans un livre de piété. Pour ne point accabler la malade par une lecture trop rapide, elle lut lentement, à voix basse, et s'interrompit de temps en temps pour s'informer si sa mère n'était point trop fatiguée et n'avait besoin de rien. Tout-à-coup la porte s'ouvrit, et madame de Waldenheim entra dans la chambre avec Emilie : cette dernière portait à son bras un petit panier bien fermé.

La charitable dame s'assit près du lit de la malade et la salua. Pendant que Christine cherchait une chaise pour Emilie, madame de Waldenheim jeta un coup-d'œil dans cette petite chambre où tout respirait l'ordre et la propreté. Les chaises étaient bien nettoyées, le plancher bien balayé, les murs essuyés avec soin ; les autres meubles et ustensiles de ménage reluisaient de blancheur, le lit était bien entretenu ; rien ne traînait, tout était à sa place. Frappée de ces dispositions qui annonçaient autant d'intelligence que d'activité, la dame demanda qui avait soin de ce ménage, et Rosalie lui annonça que c'était sa fille Christine.

« C'est très bien, mon enfant, dit-elle à la petite en lui prenant la main ; j'aime à voir ces habitudes

on m'annonça tout-à-coup qu'il était mort en pays étranger, et peut-être sans secours. Vous concevez, madame, la vivacité de ma douleur à la perte d'un si brave homme. Ce qui aggrava encore ma triste position, ce fut l'idée de mon avenir et de celui de mon enfant. Sans ressource aucune, au moment d'une guerre qui désola notre patrie, je ne savais que devenir. Je formai alors le projet de retourner chez un oncle qui m'aurait certainement accueillie s'il eut encore été en vie ; mais il venait de mourir, ainsi que mes parens, dans une épidémie. Ainsi, malheureuse au-delà de toute expression, je parcourus plusieurs contrées sans trouver un asyle. Si j'avais été seule, il m'eût été plus facile de pourvoir à mon existence ; mais on ne voulut pas m'admettre avec mon enfant. Enfin, après plus de cinq mois de misère et de peine, j'arrivai un soir dans ce petit village, où j'exposai ma pénible situation à quelques personnes charitables : on m'offrit pour logement cette petite maison, enexigeant quelques heures par semaine pour apprendre à coudre et à tricoter aux petites filles de la commune. Heureuse de cette proposition, j'acceptai sur-le-champ cette offre, afin de mettre un terme aux courses qui avaient altéré ma santé. Depuis que j'occupe cette chaumière j'ai souffert bien des privations, mais

la Providence ne m'a point abandonnée. J'espère qu'après m'avoir éprouvée, elle m'accordera un jour quelques consolations. En attendant, je me soumets sans murmure à sa sainte volonté."

Madame de Waldenheim avait écouté en silence l'histoire de la pauvre Rosalie ; ses yeux étaient remplis de larmes involontaires en entendant ces malheurs survenus à la jeune femme. Celle-ci qui s'en appercut, voulut lui faire ses excuses de l'avoir affligée ; mais la dame lui répondit :

" Ce qui fait couler mes larmes, ce n'est pas seulement le récit de vos malheurs, mais le souvenir de mes propres peines, car ma vie a été traversée par des peines qui ressemblent beaucoup aux vôtres. J'ai de même perdu mon époux, mes parens et mon fils unique, qui aurait dû être un jour mon appui. Mon mari occupait le rang de colonel dans un régiment de hussards. Il fut blessé dans une affaire où il se couvrit de gloire à la tête de ses braves. A peine avais-je appris cette triste nouvelle, que je me mis en route avec mes deux enfans pour aller lui prodiguer mes soins ; mais je n'eus que le temps de lui dire quelques mots, et il mourut dans mes bras. Obligée de songer à la retraite, je repris le chemin de ma patrie, lorsque j'appris que notre armée avait

éprouvé

on m'annonça tout-à-coup qu'il était mort en pays étranger, et peut-être sans secours. Vous concevez, madame, la vivacité de ma douleur à la perte d'un si brave homme. Ce qui aggrava encore ma triste position, ce fut l'idée de mon avenir et de celui de mon enfant. Sans ressource aucune, au moment d'une guerre qui désola notre patrie, je ne savais que devenir. Je formai alors le projet de retourner chez un oncle qui m'aurait certainement accueillie s'il eut encore été en vie ; mais il venait de mourir, ainsi que mes parens, dans une épidémie. Ainsi, malheureuse au-delà de toute expression, je parcourus plusieurs contrées sans trouver un asyle. Si j'avais été seule, il m'eût été plus facile de pourvoir à mon existence ; mais on ne voulut pas m'admettre avec mon enfant. Enfin, après plus de cinq mois de misère et de peine, j'arrivai un soir dans ce petit village, où j'exposai ma pénible situation à quelques personnes charitables : on m'offrit pour logement cette petite maison, en exigeant quelques heures par semaine pour apprendre à coudre et à tricoter aux petites filles de la commune. Heureuse de cette proposition, j'acceptai sur-le-champ cette offre, afin de mettre un terme aux courses qui avaient altéré ma santé. Depuis que j'occupe cette chaumière j'ai souffert bien des privatious, mais

la

la Providence ne m'a point abandonnée. J'espère qu'après m'avoir éprouvée, elle m'accordera un jour quelques consolations. En attendant, je me soumets sans murmure à sa sainte volonté."

Madame de Waldenheim avait écouté en silence l'histoire de la pauvre Rosalie ; ses yeux étaient remplis de larmes involontaires en entendant ces malheurs survenus à la jeune femme. Celle-ci qui s'en appercut, voulut lui faire ses excuses de l'avoir affligée ; mais la dame lui répondit :

" Ce qui fait couler mes larmes, ce n'est pas seulement le récit de vos malheurs, mais le souvenir de mes propres peines, car ma vie a été traversée par des peines qui ressemblent beaucoup aux vôtres. J'ai de même perdu mon époux, mes parens et mon fils unique, qui aurait dû être un jour mon appui. Mon mari occupait le rang de colonel dans un régiment de hussards. Il fut blessé dans une affaire où il se couvrit de gloire à la tête de ses braves. A peine avais-je appris cette triste nouvelle, que je me mis en route avec mes deux enfans pour aller lui prodiguer mes soins ; mais je n'eus que le temps de lui dire quelques mots, et il mourut dans mes bras. Obligée de songer à la retraite, je repris le chemin de ma patrie, lorsque j'appris que notre armée avait

éprouvé

éprouvé plusieurs échecs, et qu'elle était en pleine déroute. Et en effet, à peine avais-je fait quelques lieues, que je fus entraînée par les bandes de fuyards ; mes deux enfans, Emilie et son frère, qui n'avait que quatre ans, étaient à mes côtés, lorsqu'après une journée de fatigues nous arrivâmes sur les bords du Rhin. Le pont était tellement encombré, que nous ne pûmes le traverser sans risquer d'être précipités dans les flots. Les ennemis, profitant de l'avantage qu'ils avaient remporté sur notre armée, en poursuivaient avec acharnement les faibles débris. Le canon grondait à peu de distance derrière nous ; le péril devenait imminent. Dans cette extrémité, quelques soldats détachèrent une petite barque pour gagner la rive opposée ; je les conjurai de me recevoir avec mes deux enfans, ce qu'ils m'accordèrent enfin ; mais cette frêle embarcation étant conduite par des gens qui n'y entendaient rien, prit eau, et nous fûmes exposés à être engloutis par le fleuve.

“ Cependant un brave officier, placé sur le rivage, connaissant par nos cris le danger que nous courions, envoya un petit bateau à notre secours. Nous y montâmes, et un instant après notre chaloupe s'enfonça dans les flots. Ma fille était dans mes bras ; mais mon fils, ayant fait un mouvement, fut renversé dans les

les eaux. L'aspect de cet enfant tombé dans le fleuve me fit perdre connaissance. Je ne sais ce qui arriva depuis ; mais revenue à moi-même, ; je me trouvai couchée sur le rivage sous un arbre, transie de froid, mourant de faim, et à côté de moi la petite Emilie remplissant l'air de ses cris.

" Une personne charitable nous recueillit dans sa voiture et nous transporta loin du théâtre de la guerre.

" Quelque temps après cette terrible catastrophe, le chagrin me causa une violente maladie qui faillit m'enlever. Ma guérison fut lente, et d'autant plus pénible que mon avenir se compliquait singulièrement ; car, n'ayant plus de fils, je ne pouvais plus prétendre à la possession entière des biens que mon époux avait laissés. Après mille démarches, on m'accorda enfin une petite pension, et l'on m'abandonna une partie du château pour y loger moi et ma fille, Voilà déjà plusieus années que je jouis de la paix et de quelque aisance : mon état n'est plus à comparer à ce qu'il était autrefois, mais du moins je vis tranquille, je tâche de bien élever mon Emilie, et je profite tous les jours des peines que le bon Dieu m'a envoyées pour m'avancer dans le bien. C'est ainsi qu'il faut faire servir les épreuves de cette vie à acquérir des

mérites

éprouvé plusieurs échecs et qu'elle était en pleine déroute. Et en effet, à peine avais-je fait quelques lieues, que je fus entraînée par les bandes de fuyards ; mes deux enfans, Emilie et son frère, qui n'avait que quatre ans, étaient à mes côtés, lorsqu'après une journée de fatigues nous arrivâmes sur les bords du Rhin. Le pont était tellement encombré, que nous ne pûmes le traverser sans risquer d'être précipités dans les flots. Les ennemis, profitant de l'avantage qu'ils avaient remporté sur notre armée, en poursuivaient avec acharnement les faibles débris. Le canon grondait à peu de distance derrière nous ; le péril devenait imminent. Dans cette extrémité, quelques soldats détachèrent une petite barque pour gagner la rive opposée ; je les conjurai de me recevoir avec mes deux enfans, ce qu'ils m'accordèrent enfin ; mais cette frêle embarcation étant conduite par des gens qui n'y entendaient rien, prit eau, et nous fûmes exposés à être engloutis par le fleuve.

« Cependant un brave officier, placé sur le rivage, connaissant par nos cris le danger que nous courions, envoya un petit bateau à notre secours. Nous y montâmes, et un instant après notre chaloupe s'enfonça dans les flots. Ma fille était dans mes bras ; mais mon fils, ayant fait un mouvement, fut renversé dans

les

les eaux. L'aspect de cet enfant tombé dans le fleuve me fit perdre connaissance. Je ne sais ce qui arriva depuis ; mais revenue à moi-même, ; je me trouvai couchée sur le rivage sous un arbre, transie de froid, mou rant de faim, et à côté de moi la petite Emilie remplissant l'air de ses cris.

" Une personne charitable nous recueillit dans sa voiture et nous transporta loin du théâtre de la guerre.

" Quelque temps après cette terrible catastrophe, le chagrin me causa une violente maladie qui faillit m'enlever. Ma guérison fut lente, et d'autant plus pénible que mon avenir se compliquait singulièrement ; car, n'ayant plus de fils, je ne pouvais plus prétendre à la possession entière des biens que mon époux avait laissés. Après mille démarches, on m'accorda enfin une petite pension, et l'on m'abandonna une partie du château pour y loger moi et ma fille, Voilà déjà plusieus années que je jouis de la paix et de quelque aisance : mon état n'est plus à comparer à ce qu'il était autrefois, mais du moins je vis tranquille, je tâche de bien élever mon Emilie, et je profite tous les jours des peines que le bon Dieu m'a envoyées pour m'avancer dans le bien. C'est ainsi qu'il faut faire servir les épreuves de cette vie à acquérir des

mérites

connaissance elle aborda cette charitable personne, ses larmes en dirent plus que ces paroles. La dame la pria de ne point insister plus longtemps sur ce sujet, et lui dit : " Si j'ai fait quelque chose pour vous, pauvre Rosalie, n'était-ce pas mon devoir ? Ne sommes-nous pas créés pour nous soulager mutuellement ? Si je suis un peu plus riche que vous, n'est-ce pas pour voler à votre secours ? Quand j'étais malheureuse, n'ai-je pas à mon tour reçu du bien des autres ? Ainsi qu'il ne soit plus question de tout cela, car vous me peineriez si vous vouliez parler toujours de reconnaissance. Causons maintenant d'autre chose ; je vais m'asseoir ici près de vous, pendant que nos enfans iront se divertir un instant au jardin."

Madame de Waldenheim avait apporté avec elle son panier à ouvrage, et s'assit auprès de Rosalie. Emilie et Christine profitèrent de la permission qu'on venait de leur donner, et se rendirent au jardin. Là Christine conduisit Emilie à la petite étable du mouton et en ouvrit la porte : à l'instant le gentil animal se mit à sauter, à courir, ce qui amusa singulièrement mademoiselle de Waldenheim, qui n'avait jamais rien vu de semblable ; car, ayant été élevée en ville, elle ne connaissait les moutons que d'après les gravures. Elle trouva l'agneau charmant, et ne

put

put revenir de son étonnement à la vue de sa familiarité. Ah ! que n'eût-elle pas donné pour avoir un pareil animal ! elle passa une soirée bien agréable, et se promit de se procurer de temps en temps le plaisir de venir jouer avec le petit mouton.

Les deux mères, de leur côté, s'entretenaient ensemble de choses intéressantes. Madame de Waldenheim était frappée de l'esprit pénétrant et du jugement solide de la pauvre Rosalie : tout dans cette femme la charmait et l'entraînait vers elle. On eût dit qu'elles se connaissaient depuis fort longtemps, tant elles éprouvaient de plaisir à se communiquer leurs pensées et à s'encourager mutuellement au bien. Elles se quittèrent fort tard et extrêmement contentes et édifiées l'une de l'autre.

Après le départ de cette dame et d'Emilie, Christine alla trouver sa mère et lui raconta la joie d'Emilie à la vue du petit mouton, et le désir qu'elle lui avait témoigné de venir jouer de temps en temps avec lui, " Je lui ai promis à mon tour, ajouta-t-elle, de l'amener quelquefois au château, lorsque vous m'y enverrez, afin de lui procurer ce plaisir plus souvent.

— C'est bien pensé de ta part, et je ne m'y opposerai non-seulement pas, je t'y engagerai même. Mais il faut que je te communique une

une autre idée. La vie de l'homme s'écoule tantôt calme et sereine, tantôt pénible et agitée. Nous vivons de sacrifices dans ce monde, et tous les jours il faut en faire. Heureux celui qui apprend de bonne heure à maîtriser son âme, et qui contracte ces habitudes de renonciation à ce qu'il aime; car celui-là aura moins de peine à vaincre au moment du sacrifice, son cœur se soumettra plus facilement aux exigences qui viennent si souvent renverser nos espérances. Tu sais que nous devons beaucoup à madame de Waldenheim; sans doute je ne prétends pas pouvoir jamais la payer de retour, mais je crois qu'une attention de notre part lui ferait plaisir.

—Je vous entends, maman; n'est-ce pas, vous désireriez que je fisse présent de mon mouton à mademoiselle Emilie? Eh bien! je le ferai, et le lui porterai demain matin. quoiqu'il puisse m'en coûter; mais comme je dois à ces dames la conservation de votre santé, il est juste que je leur fasse aussi un petit plaisir.

—Je reconnais à ce trait ton bon cœur, ma fille, lui répondit la mère attendrie, et je m'attendais à cet acte de générosité de ta part. Eh bien! pour rendre la joie d'Emilie plus grande, je vais aussi y contribuer pour quelque chose."

Rosalie

Rosalie chercha alors un joli ruban de velours rouge sur lequel elle broda les lettres initiales du nom d'*Emilie de Waldenheim :* ce ruban devait servir de collier au petit mouton

Le lendemain Christine se leva de bonne heure, remplit un baquet d'eau, lava bien le petit mouton, lui donna à manger, et après l'avoir bien essuyé, lui mit le collier rouge, ce qui fit un très bel effet sur la laine blanche de l'agneau.

La mère fut appelée pour contempler le joli animal ; ensuite Christine s'habilla, et prit le mouton pour le porter au château.

Quoiqu'elle ressentît un plaisir extrême à offrir à Emilie ce qu'elle aimait le plus au monde après sa mère, elle ne put se défendre d'un mouvement de chagrin en songeant à la privation qu'elle allait s'imposer. Cependant elle s'arma de courage et se dirigea vers le château.

La cuisinière de madame de Waldenheim était assise à l'entrée de la cuisine, et épluchait des légumes : lorsqu'elle vit arriver Christine, elle devina sur-le-champ de quoi il s'agissait, se leva de son siége, et, sans dire un mot, elle ouvrit doucement la porte de l'appartement où se trouvaient les deux dames. Emilie

Emilie se tenait près de sa mère, qui travaillait à l'aiguille, et lui faisait une lecture.

Le mouton, déposé près de la porte, resta d'abord un instant fort tranquille, puis il se mit à bêler tout-à-coup et avança dans la chambre.

Qui pourrait dépeindre l'étonnement d'Emilie, en entendant les cris du bel animal! Elle se leva en sursaut, laissa tomber son livre, et se précipita sur le mouton, qu'elle couvrit de baisers. " Ah! qu'il est joli! Regardez donc, maman, qu'il est blanc! on dirait qu'on vient de le baigner. Et ce beau ruban rouge qui lui sert de collier! Mais, oh! c'est encore plus curieux! on a brodé mon nom sur ce collier. Il est donc pour moi ce mouton? Pauvre Christine! comment, tu veux te priver de ton agneau pour me l'offrir!"

Christine, qui était restée à la porte de la chambre, jouissait bien dans ce moment en voyant le bonheur d'Emilie; elle ne s'était pas fait voir encore, lorsque la demoiselle vint la trouver et la pressa d'entrer. " Mais tu n'y penses pas, ma chère Christine? Ce mouton t'est si chère, et tu veux me le donner! Un jour il sera si utile à votre petit ménage, que ce serait un péché que de l'accepter.

—Comment,

—Comment, mademoiselle, vous refuseriez ce petit présent de ma part ? Ne m'avez-vous pas conservé ce que j'ai de plus cher au monde, ma bonne mère ? et pourquoi ne pourrais-je pas à mon tour vous offrir ce que j'aime ?

—Mais ta mère sait-elle que tu veux te priver de ton mouton ?

—Certainement, car c'est elle-même qui m'a inspiré l'idée de vous l'apporter.

—Dans ce cas il faut l'accepter, Emilie, dit madame de Waldenheim, à qui ce combat de générosité plaisait singulièrement : tu affligerais Christine, si tu refusais ce mouton." Alors Emilie se jeta dans les bras de la fille de Rosalie, et l'embrassa tendrement pour la remercier du beau cadeau qu'elle venait de lui faire.

Pendant qu'elles causaient ensemble et admiraient le bel animal, madame de Waldenheim ouvrit son secrétaire et en tira une pièce d'or qu'elle présenta à Christine. " Tiens, ma bonne, lui dit-elle, puisque tu as tant de complaisance pour ma fille, je vais aussi te donner un petit souvenir qui te rappellera ta belle conduite. Accepte cette pièce d'or, et garde-la pour l'amour d'Emilie et de moi,"

Christine,

Christine, qui n'avait jamais vu de pièce d'or, recula d'un pas. La crainte de passer pour avoir voulu trafiquer de son mouton lui interdit toute parole : enfin, les larmes aux yeux et après s'être recueillie, elle dit à la dame :

" Non, madame, je ne puis accepter cette pièce d'or ; car vous m'ôteriez le plaisir que j'éprouve d'offrir cet agneau à mademoiselle. Ce n'est point par un vil motif d'intérêt que je me suis décidée à apporter ce mouton au château : Dieu le sait, cette pensée n'a jamais été dans mon cœur : la reconnaissance seule m'a conduite. Et d'ailleurs vous auriez dix agneaux pour une pièce d'or. Je vous en supplie donc, madame, retirez votre or, je ne l'accepterai jamais. "

Madame de Waldenheim, confuse à la vue de tant de désintéressement, essaya, mais en vain, de persuader Christine, qui demeura inébranlable dans sa résolution. Enfin, voyant que tout était inutile, la noble dame remit la pièce dans son secrétaire, prit Christine par la main, et lui dit du ton le plus aimable :

" Eh bien ! puisque tu as des sentimens si élevés, je n'insisterai pas plus longtemps : je te déclare que dès aujourd'hui tu seras l'amie de ma fille ; elle ne pourra trouver de meilleure compagne que toi. Tu as des principes

cipes si solides qu'elle ne risquera rien dans ta compagnie. Tu viendras tous les jours au château passer tes momens de loisir auprès d'elle. Je vais ensuite m'occuper d'une manière plus particulière de l'amélioration du sort de ta mère : vous méritez à tant d'égard qu'on s'intéresse à vous ! Entends-tu bien, ne manque pas de venir nous voir tous les jours, et salue bien ta bonne mère. »

Christine baisa avec émotion la main de madame de Waldenheim, et partit contente.

Rosalie, qui l'attendait, la voyant venir de loin, la joie peinte sur la figure, alla au-devant d'elle : Christine ne lui laissa pas le temps de l'interroger, et lui raconta tout ce qui venait de se passer. Cette vertueuse mère la félicita sur son triomphe, et lui témoigna son contentement en apprenant qu'elle allait être l'amie de la demoiselle. « Ce n'est point parce que Emilie est plus riche que toi que je te félicite, mais parce qu'elle est une jeune personne vertueuse et bien élevée. Tu ne pourras que gagner dans sa société. Si c'est un devoir pour nous d'éviter la compagnie des personnes dont la conduite pourrait être un écueil à notre innocence et à notre piété, nous devons par là même rechercher celle des personnes vertueuses, afin de nous former sur leur exemple. Un ami sage et religieux

gieux est un vrai trésor pour l'homme, il faut le choisir entre mille, mais ne point se lier avec le premier venu : souvent les apparences sont trompeuses, et tel nous parait réunir les qualités les plus précieuses, qui, au fond, n'est qu'un hypocrite. Ainsi, puisque tu as trouvé une amie, tâche, dans tes relations avec elle, de te rappeler sans cesse qu'il faut s'entr'aider mutuellement de ses conseils et de ses lumières, s'exhorter au bien, se soutenir dans les peines, et établir une espèce de rivalité qui doit tourner à l'avantage des deux. Encore dans cette occasion nous devons remercier la Providence qui a daigné s'occuper de nous d'une manière si spéciale. Puisque le bon Dieu nous donne tous les jours de nouvelles preuves de son amour, il faut aussi l'aimer tous les jours davantage. »

Et Christine de répondre par son silence aux avis de sa bonne mère.

CHAPITRE V.

La joie était égale au château comme à la chaumière parmi les deux jeunes personnes. L'une était heureuse du bonheur de l'autre ; les

les deux mères n'étaient pas moins satisfaites de voir les heureuses dispositions de leurs enfans. Madame de Waldenheim surtout était au comble de la joie d'avoir trouvé une compagne pour sa fille. L'idée qu'elle avait eue jusqu'alors de la vertu de Christine avait singulièrement augmenté depuis la dernière entrevue au sujet du mouton. Elle avait examiné le petit collier, et reconnu que Rosalie savait parfaitement broder, ce qui lui fit beaucoud de plaisir ; car non seulement elle lui donna de l'ouvrage, mais elle la recommanda puissamment à plusieurs riches familles du pays, et de cette manière la mère de Christine gagna chaque semaine une assez forte somme d'argent, et sortit de cet état de gêne où elle avait langui pendant si long-temps. Bientôt il s'établit entre ces deux mères la même amitié qui régnait déjà entre les deux jeunes filles ; car plus la dame du château apprit à connaître la pauvre Rosalie, plus elle se sentit attirée vers elle. Ainsi la vertu s'estime mutuellement, tout comme le vice se recherche. La conformité de position et de malheurs rendit avec le temps cette liaison de plus en plus intime : on eût dit deux cœurs faits pour s'entr'aimer, Madame de Waldenheim ne croyait pas déroger à son rang en entrant souvent dans la chaumière de

sa

sa chère amie, et lorsque quelques mauvaises langues du pays s'avisèrent un jour de la blâmer de cette préférence accordée à une pauvre veuve de militaire, elle ne manqua pas de leur répondre : " Le péché seul est un mal aux yeux de Dieu ; or j'espère qu'on ne dira jamais que je commets un péché en visitant cette femme estimable : je ne vois donc pas ce qu'on peut trouver à redire si je la fréquente. La différence que les convenances du monde ont établie entre elle et moi ne saurait m'empêcher de l'aimer, puisque je trouve en elle des sentimens aussi élevés que ceux que je puis professer. Elle est pauvre mais elle a un cœur noble, ce qui vaut bien quelques richesses périssables. Elle est pauvre en biens de la terre, mais elle possède des biens infiniment préférables, des vertus solides, une piété éclairée, une grande douceur, une âme compatissante, une connaissance parfaite du cœur humain. Sa conversation roule sur des sujets édifians, tandis que je ne trouverais peut-être auprès d'une femme riche et puissante que de la suffisance, de l'orgueil, de la vanité. Ses entretiens ne porteraient peut-être que sur la toilette, la coquetterie, les plaisirs. Rosalie au contraire, toute grossière qu'elle paraisse, est une femme vraiment supérieure, car elle me porte au bien et me

rend

rend meilleure. Je ne vois donc pas ce qui pourrait m'empêcher de la fréquenter."

Ce raisonnement faisait également honneur au cœur et à l'esprit de madame de Waldenheim, et imposa silence aux détracteurs de sa conduite.

Tous les dimanches la noble dame faisait une visite à Rosalie en allant à l'église ; quelquefois elle dirigeait aussi pendant la semaine sa promenade du côté de la chaumière. Christine était encore plus fréquemment au château, et en revenait chaque fois plus contente. Pendant l'hiver, Rosalie passa presque toutes les soirées auprès de la dame, et y travaillait, ce qui lui économisa bois et chandelle. Lorsque la belle saison fut revenue, les deux mères se promenèrent souvent ensemble dans la forêt qui avoisinait le château, pendant que leurs enfans s'amusaient à cueillir des fleurs ou à jouer avec le mouton devenu bien grand.

Un jour de fête, madame de Waldenheim, qui avait un peu mal à la tête, fit appeler dans l'après-midi Rosalie et sa fille, et prit avec elles le chemin du bois. Emilie avait amené son mouton. C'était en été, le soleil était dans toute sa force. Dans la crainte d'augmenter sa migraine, la dame s'assit sur un banc de gazon sous un chêne, et continua sa conversation avec Rosalie ; les deux jeunes

nes

nes filles, avec le mouton, s'enfoncèrent plus avant dans le bois et se mirent à cueillir des fraises. Elle rivalisaient ensemble à qui en trouverait les plus belles et en remplirait la première son panier pour le porter à madame de Waldenheim. Le mouton broutait de l'herbe, et tantôt les suivait, tantôt s'arrêtait, selon qu'il découvrait de quoi manger.

Emilie, agenouillée devant un buisson sous lequel elle vit un beau bouquet de fraises, continuait à remplir son panier, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui paraissait étranger à la contrée, et qui était assis sur un rocher, occupé à dessiner le château qu'on voyait dans le lointain, ainsi que le charmant paysage que présentait la forêt. Au même instant, le mouton, si doux, si familier, s'approcha du jeune homme, qui caressa le joli animal, et parut fixer attentivement le collier. Emilie, craignant qu'il n'arrivât du mal à son mouton, déposa son panier, et courut à l'animal pour l'arracher aux mains du jeune étranger. Celui-ci, s'étant apperçu de l'appréhension de la demoiselle, se leva, ôta son chapeau et lui dit avec douceur :

« Pardon, mademoiselle, si je vous ai causé de la surprise ; je ne voulais point faire de mal à ce mouton, j'examinais seulement le collier qu'il porte sur lui. Ce mouton vous appartient,

appartient, à ce qu'il paraît ; je vois sur son collier trois lettres brodées en paillettes d'or : *E. D. W.* Seraient-ce les initiales de votre nom ?

— Oui, monsieur, ce sont les premières lettres de mon nom ; je m'appelle Emilie de Waldenheim.

— C'est singulier ! dit le jeune homme, j'ai une bague en or, et les mêmes lettres y sont gravées avec le millésime de 1786. Tenez, la voilà, mademoiselle." Et il ôta la bague qu'il portait au doigt, et la montra à Emilie. Celle-ci examina la bague, et parut fort surprise de cette singulière rencontre.

Sur ces entrefaites, Christine, qui avait entendu la conversation de son amie avec le jeune homme, était survenue, et se mit aussi à considérer la bague en question.

Le jeune étranger, comme hors de lui-même, semblait plongé dans une profonde rêverie ; enfin il rompit le silence : " Que je voudrais donc connaître l'énigme de tout cela ! dit-il d'un ton touchant.

— Savez-vous quoi, monsieur ? lui répondit Emilie, suivez-moi, je vais vous conduire auprès de ma mère, qui s'appelle aussi Emilie de Waldenheim ; elle pourra peut-être vous donner quelques éclaircissemens ; venez, nous la trouverons à une centaine de pas d'ici."

Le

Le jeune homme plia son dessin, prit sa canne, et suivit les deux jeunes personnes. Christine emmena le mouton. Un petit sentier les conduisit bientôt, à travers la forêt, à l'endroit où madame de Waldenheim et Rosalie étaient assises. La dame, en entendant la voix de sa fille, détourna la tête, et apercevant le jeune homme qui suivait Emilie, elle dit à Rosalie : " Qu'est-ce que ce jeune homme qu'Emilie m'amène ? sans doute un malheureux pour lequel elle vient réclamer quelque chose ! "

Cependant le jeune homme était arrivé près de la dame. Emilie, qui le précédait, salua sa mère, lui présenta la bague, et lui raconta comment elle était parvenue à l'avoir. Le jeune étranger se tenait à une petite distance de la dame, le chapeau sous le bras, et attendait avec anxiété l'issue de cette affaire.

Madame de Waldenheim examina la bague ; tout-à-coup elle s'écria : " Grand Dieu ! c'est l'anneau de feu mon mari. Est-il possible ! tenez, voilà la mienne qu'il m'a donnée le jour de notre union, elle est pareille à celle-ci. Dites-moi, jeune homme, qui vous a remis cette bague ? qui êtes-vous ? où êtes-vous né ? comment s'appellent vos parens ?

—Madame, je n'ai qu'imparfaitement connu mes parens : mon père avait été militaire et

fut

fut tué dans une bataille. Je me souviens vaguement d'avoir vu ma mère en deuil et tout éplorée de la mort de mon père. Elle fuyait devant les ennemis avec moi et une petite sœur que j'avais. Nous fûmes obligés de traverser le Rhin en bateau, je tombai dans l'eau, d'où l'on me retira ; mais je ne trouvai plus ni ma mère ni ma sœur. Je n'avais alors que quatre ans. On me remit bientôt après une petite cassette qui renfermait cette bague avec quelques hardes. Depuis cette époque je n'ai jamais entendu parler de mes parens. Je me nomme Charles.

—C'en est assez, s'écria madame de Waldenheim, en se précipitant dans les bras du jeune homme ! O Charles, Charles, tu es mon fils ! je te retrouve après une si longue séparation ! Oui, tu es bien mon fils, mon cœur me le dit, tu ressembles parfaitement à ton père. O Dieu d'amour ! quelle consolation tu me ménages ! "

C'était un spectable déchirant que cette ivresse d'une mère retrouvant un fils qu'elle croyait mort, que ces larmes d'attendrissement, que cet épanchement mutuel, que cette joie d'un jeune homme et d'une jeune fille, que ces paroles entrecoupées de sanglots. Rosalie et Christine partageaient le bonheur

de

de cette noble famille, et la félicitaient de cet heureux dénoûment.

Cependant le soleil venait de se coucher, et la fraîcheur commençait à se faire sentir dans la forêt. Madame de Waldenheim annonça qu'il fallait se retirer, et rentra au château. Son fils lui donna le bras, ainsi qu'à Emilie, et les conduisit dans leurs appartemens. Rosalie et sa fille ramenèrent le mouton, qui avait été la cause indirecte de cette joie inattendue. De retour chez elle, madame de Waldenheim alla se jeter aux pieds du superbe Christ en ivoire qui était suspendu au chevet de son lit, et remercia le Seigneur de la grâce qu'il venait de lui accorder en ramenant dans ses bras un fils chéri qu'elle avait pleuré comme mort. Des larmes abondantes coulèrent de ses yeux et prouvèrent la vivacité de sa reconnaissance.

Pendant cette courte mais énergique prière, le bruit se répandit au château que le jeune homme qu'on venait de voir entrer était le fils de madame, le frère de la bonne Emilie. Aussitôt les gens de la maison se présentèrent au salon pour offrir leurs vœux de gratulation à l'heureuse mère, et contempler les traits du fils retrouvé. Chacun se retira content, et l'on prépara à la hâte un petit souper.

CHAPITRE VI.

Le jeune Charles avait appris de sa mère tout l'intérêt qu'inspirait la vertueuse Rosalie, ainsi que Christine sa fille. Il fut extrêmement surpris d'apprendre que le petit mouton qui avait été la cause de l'heureuse découverte qu'il venait de faire, était un cadeau de Christine : " Alors, dit-il à sa mère, il est juste que ces deux personnes partagent avec nous la joie de cette belle soirée, il faut les inviter à souper avec nous. Je ne pense pas que nous puissions faire une meilleure œuvre que de renverser ce mur de séparation entre elles et nous, puisqu'elles sont en quelque sorte l'instrument dont la Providence s'est servie pour me ramener dans vos bras. Tout-à-l'heure je n'étais qu'un pauvre orphelin, abandonné et inconnu, et me voici maintenant le fils et le successeur de M. de Waldenheim ; car j'espère qu'on me reconnaîtra en cette qualité dans tout le pays.

—Tes sentimens me causent une grande joie, mon fils, lui répondit la mère ; oui, je retiendrai Rosalie et Christine à souper avec nous : j'aime à voir ta reconnaissance et ton

humilité

humilité éclater en cette circonstance, elle me prouve que tu seras toute la vie digne de ton père, qui savait aussi estimer le vrai mérite."

On se mit bientôt à table : Charles se plaça entre sa mère et Emilie, Rosalie et Christine s'assirent en face. La conversation roula sur le dénoûment inattendu de cette affaire, qui allait changer l'état de la famille de Waldenheim et lui rendre son ancien éclat. Tout le monde mangea de bon appétit. Après le souper, le jeune Charles, sur la demande de sa mère, raconta l'histoire de son enfance.

" Je vous ai déjà dit que je fus retiré de l'eau au moment où notre barque allait chavirer. Comme personne ne me connaissait, je fus conduit chez le curé d'une commune située sur les bords du Rhin. Ce digne ecclésiastique, nommé Engelhard, m'accueillit et me questionna sur mes parens : je lui appris tout ce que je savais, et cela m'a servi depuis, car le respectable curé s'en est souvenu et m'en a parlé souvent ; sans cela, je n'aurais plus conservé l'idée de ma première enfance. Malgré les informations qu'il prit dans tous les environs, il ne put rien découvrir qui me concernât, et me garda chez lui. A mesure que mes facultés se développaient, il forma mon cœur et mon intelligence, m'apprit à lire et à écrire, m'enseigna le latin, la géographie, les mathé-

matiques. Ah combien de fois cet homme généreux me prit sur ses genoux et me parla de Dieu et de la beauté de la religion ! Je puis le dire, il est le vrai apôtre de cette foi que ses exemples prêchent autant que ses paroles. " Charles, me dit-il un jour avec un ton de conviction qui pénétra jusqu'à mon cœur, il ne s'agit point ici de dire simplement de bouche qu'il faut aimer Dieu, mais il faut prouver cet amour par ses actions et par des œuvres de vertu. La religion seule peut nous apprendre à l'aimer et à le servir d'une manière digne de lui. Que les hommes sont à plaindre quand ils s'affranchissent des devoirs qu'elle leur impose ! Leur vie ne ressemble plus alors qu'à une bruyère aride ; ils dissipent de frivolités le temps qu'ils devraient employer à faire le bien : cette éternité dont ils ne se soucient pas, les engloutira un jour, et alors ils reconnaîtront, mais trop tard, qu'ils n'étaient point créés pour ce monde périssable ; ils se présenteront devant leur juge les mains vides : le monde leur aura échappé, et Dieu n'aura point de récompense pour eux, puisqu'ils ne l'auront point servi. N'est-ce pas, ajouta-t-il en me serrant contre son cœur, tu me promets, mon petit Charles, de devenir un jour un homme religieux ? Alors tu auras

toujours

toujours un père dans le ciel, puisque tu n'en as plus sur la terre."

" Je lui promis tout, et je sentis de plus en plus la justesse et la vérité de ces observations. Je puis le dire à la louange de cet homme excellent, ma conviction augmenta de jour en jour, et je reconnus dans mille occasions combien l'homme est peu sensé quand il ne s'attache pas sincèrement à la religion ; elle est d'ailleurs si belle cette religion qu'il est impossible de ne point l'aimer quand on la connaît bien. Cependant le brave M. Engelhard soigna bien mon éducation et mon instruction : bientôt j'appris parfaitement le latin, je parcourus avec avidité tout ce que la littérature ancienne et moderne offre de plus beau. Content des progrès que je faisais, le digne curé, qui me chérissait comme son enfant, m'apprit aussi un peu le jardinage, la taille des arbres, la culture des fleurs. Dans nos momens de loisir, nous nous occupions au jardin. A tout cela, mon noble bienfaiteur joignit encore une nouvelle faveur. Comme il n'avait point de fortune à me laisser et qu'il partageait avec les pauvres les revenus de sa cure, il pensa à mon avenir. Il était excellent peintre et me donna des leçons de dessin. Comme je me sentais du goût pour cet art, et que je reconnus l'importance de

me

me créer un sort, je m'y appliquai avec ardeur : c'était l'affaire de quelques années, et je réussis au-delà de mon espérance dans la peinture. M. Engelhard fut au comble de la joie, et envoya plusieurs de mes ouvrages à un ami qu'il avait en Allemagne, le priant de s'intéresser à moi et de m'ouvrir les voies pour me faire une existence.

" Il reçut quinze jours après une réponse satisfaisante. Cet ami lui offrit de me prendre chez lui et de me diriger lui-même, en poussant plus loin mes études et en me préparant à passer plus tard mon examen pour fréquenter une université. Le respectable curé me ménagea la connaissance d'un négociant qui partait alors pour l'Allemagne, et qui me proposa de faire route dans sa voiture. Tout fut bientôt arrangé. Nos adieux furent extrêmement touchans. Mon bienfaiteur me recommanda vivement de rester fidèle aux bons principes qu'il m'avait inculqués, et de fuir les mauvaises sociétés ; il me recommanda, en outre, de faire souvent de pieuses lectures, de veiller sur moi, d'éviter ces vices grossiers qui déshonorent et énervent la jeunesse ; enfin, me pressant dans ses bras, il m'inonda de larmes, me remit les deux seules pièces d'or qu'il possédait, me bénit, me donna un nouveau testament,

ment, et se dérobi, les paroles lui manquant et le cœur déchiré par la douleur."

A ces mots, le bon Charles trahit son émotion par les pleurs qu'il versa : sa mère, Emilie, Rosalie et Christine pleuraient aussi. Enfin il se remit et continua son récit.

" Je ne pus que me louer des bontés du négociant avec lequel je voyageais. Il fit tous ses efforts pour me distraire de la douleur qui m'accablait, nomma les bourgs et les villages que nous traversâmes, et me tint vraiment lieu de père. Arrivés à une petite distance d'ici, dans la soirée d'hier, nous fûmes obligés de nous séparer, car la route que prit le négociant n'était plus la mienne. Ne voulant point voyager le dimanche, je me proposai de passer la journée d'aujourd'hui dans ce village. J'assistai ce matin à la messe, et je suivis avec un véritable intérêt le beau sermon que prononça le curé. On eût dit que toutes les paroles me regardaient : j'étais profondément ému quand il disait : " Placez votre confiance dans le Seigneur : regardez les lis des champs et les oiseaux du ciel ; ils ne filent point, ils n'amassent point dans les granges, et cependant notre Père céleste les nourrit : à combien plus forte raison aura-t-il soin de vous qui êtes ses créatures les plus chères ! " Ces paroles m'inspirèrent un nouveau courage et ranimè-

rent

rent ma confiance. Je pris à l'auberge un petit dîner, et je me dirigeai vers la forêt, dans l'intention de me promener et de dessiner quelque beau point de vue. Au moment où je venais d'achever le château qui se présente si bien sur la crête de la montagne, le mouton vint auprès de moi ; je me mis à caresser ce gentil animal, lorsque je découvris sur son collier les mêmes lettres que j'avais si souvent examinées sur la bague. Vous connaissez le reste. Quelle bonté de la part du Seigneur, de m'avoir dirigé dans cette contrée où j'ai eu le bonheur de retrouver une tendre mère et une si aimable sœur ! " Et tous trois s'élancèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre. On causa encore longtemps, et l'on se sépara enfin très-tard pour prendre du repos.

CHAPITRE VI.

Le lendemain le jeune de Waldenheim annonça à sa mère qu'il allait écrire au respectable curé, pour lui apprendre tout ce qui lui était arrivé depuis son départ de la cure, et l'inviter à venir passer quelques jours au château avec sa mère. Madame de Walden-

heim

heim approuva ce projet de son fils, et Charles l'exécuta sur-le-champ. Depuis ce jour il parcourut les environs, et fut partout frappé du bon accueil qu'on lui faisait : il connut alors combien sa mère était estimée dans le pays, et cela ne fit qu'augmenter son amour pour elle. Enfin, après huit jours d'attente, une voiture s'arrêta dans la cour du château, et le respectable bienfaiteur de Charles en descendit. Aussitôt tout fut en mouvement pour bien recevoir le digne curé. La mère de Charles lui témoigna la plus vive reconnaissance de ce qu'il avait fait pour son fils : mais le curé se déroba à l'empressement de cette bonne dame, et félicita son ancien élève du bonheur qu'il avait eu de retrouver sa vertueuse mère. "Qu'elle est admirable la Providence dans ses voies ! s'écria-t-il, qu'elle a bien conduit toutes choses à une heureuse fin ! Le jour où j'ai appris le dénoûment de cette affaire, je l'ai regardé comme un des plus beaux de ma vie ; rien en effet n'est comparable à la joie d'une mère qui retrouve son fils, ou au bonheur d'un enfant qui s'est cru orphelin, et qui tout-à-coup se voit transporté dans les bras de celle qui lui a donné le jour." Le bon vieillard n'en put dire davantage, son émotion était trop grande.

Tout-à-coup la porte du salon s'ouvrit ;

Emilie

Emilie et Christine y conduisirent le mouton pour le présenter à M. Engelhard, qui caressa beaucoup l'animal. Après un petit repas que prit la famille de Waldenheim avec le curé, on alla faire une petite promenade au jardin ; on s'assit sous un bosquet, et la dame dit au pasteur :

" Monsieur le curé, je désire de tout mon cœur être reconnaissante envers les personnes qui ont voulu s'intéresser à la conservation de mon fils : je n'ose point vous comprendre dans ce nombre, parce que l'homme de bien trouve la récompense de ses actions dans sa conscience, et ce serait ternir le mérite de sa générosité que de chercher à la lui payer par quoi que ce fût au monde. Mais dites-moi, ne connaissez-vous point l'individu qui a sauvé la vie à mon fils ?

— Oui, madame, je le connais, il existe encore, et vous sera présenté. Ce brave homme a eu de même à subir les rigueurs du sort, depuis le jour où il retira Charles des flots. Quelque temps après, ayant été grièvement blessé dans une bataille, il fut placé sur une voiture avec une foule d'autres blessés ; l'armée fuyait alors devant les bataillons ennemis, et comme on n'avait pas le temps de s'arrêter, on ne songea presque point aux pauvres blessés. La voiture qui conduisait notre hom

mè en question arriva dans une petite ville et y fit halte. Les habitans de cette commune, mus par un sentiment d'humanité, allèrent voir les blessés, et un honnête teinturier reconnut le militaire qui sauva la vie à Charles ; car ce brave avait logé autrefois chez lui, et lui avait même rendu quelques services. Touché à la vue de l'état pitoyable dans lequel se trouvait ce militaire, le teinturier pria l'officier qui escortait les blessés de lui permettre de retirer cet homme chez lui ; l'officier ne voulut point y consentir : alors le teinturier charitable s'adressa au médecin de la ville, qui visita le blessé, et déclara que si on continuait à le transporter il mourrait dans quelques heures. Cette déclaration fit son effet ; le blessé fut porté dans la maison de celui dont il avait été autrefois le bienfaiteur. Le repos qu'il prit et les soins qu'on lui prodigua le rappelèrent bientôt à la vie. Par reconnaissance pour les insignes services que le teinturier lui avait rendus, le militaire s'attacha à cet homme, et travailla dans son atelier pendant plusieurs années. Il était heureux avec son ami ; mais lorsqu'il crut son bonheur affermi à jamais, la mort enleva le teinturier. Des héritiers ingrats renvoyèrent le brave sans même lui tenir compte des soins qu'il avait donnés aux affaires de leur parent. Estropié du bras

gauche,

gauche, et n'ayant point de moyens d'existence, cet homme infortuné vint me revoir : c'était le lendemaiu du départ de Charles. Il m'exposa sa triste position, et me pria de lui procurer une place. Je lui promis de faire des démarches, et de lui obtenir l'emploi de garde-champêtre, ou quelque autre place dans le pays. Il logea chez moi, et m'édifia beaucoup par la régularité de ses mœurs et sa conduite chrétienne. J'étais occupé à écrire à quelques confrères, lorsque je reçus la lettre de Charles. Il s'offrit pour m'accompagner, et pour conduire la voiture. Voulez-vous me permettre de l'appeler ?

—Je vous en prie, monsieur, dit madame de Waldenheim, faites-le venir à l'instant même, afin que je lui témoigne ma reconnaissance."

Le curé se leva, et dit à haute voix : " West, venez, madame désire vous voir."

West se présenta tout de suite, et fut accueilli avec une extrême bienveillance. La dame, après l'avoir vivement remercié de ce qu'il avait fait pour son fils, lui promit de s'intéresser à lui, et lui demanda s'il voulait prendre du service au château ?

West ne refusa point, comme on peut se l'imaginer.

" Mais, reprit madame de Waldenheim, vous portez un nom qui ne m'est pas

inconnu

inconnu. Il me semble que Rosalie m'a dit autrefois que son mari s'appelait West.

—Vous parlez d'une Rosalie, madame ? ma femme portait ce nom.

—Vous étiez donc marié ?

—Oui, madame, j'étais marié et père d'une petite fille qui s'appelait Christine.

—Etiez-vous garde-chasse avant d'entrer dans l'état militaire ?

—Oui, madame ; et comment savez-vous cela ! "

Sans lui répondre, madame de Waldenheim appela Christine, qui était occupée au château : " Ma fille, lui dit-elle, cours bien vîte chez vous, et dis à ta mère de venir sur le champ ici ; tu reviendras avec elle : dépêche-toi, et ne perds pas un instant."

Christine partit, et la dame rejoignit la société au jardin. West voulut se retirer pour ne point gêner la société ; mais madame de Waldendeim le pria de rester et de s'asseoir : elle dit alors quelques paroles à l'oreille du digne curé, qui éleva au ciel un regard d'attendrissement.

Dix minutes après, Christine reparut tout essoufflée, annonçant que sa mère allait venir. West considéra la jeune fille qui portait le même nom que la sienne : il était préoccupé de sombres pensées en songeant à son épouse

et

et à sa petite fille, lorsque Rosalie entra dans le jardin.

" West, ne connaissez-vous point la femme qui s'avance vers vous ? " lui dit madame de Waldendeim. West lève les yeux, considère. " Grand Dieu, s'écrie-t-il, c'est ma Rosalie ! " Et il s'élance dans les bras de cette femme, qui ne revient point de sa surprise : elle a reconnu son mari, leurs larmes se confondent, ils ne peuvent se quitter.

Mes petits lecteurs peuvent juger du bonheur de ces deux époux, se retrouvant comme par miracle après une si longue séparation.

Christine était là comme frappée de la foudre, lorsque la dame la présenta à West : " Voilà votre fille, excellent homme, voilà votre fille Christine ! " Et l'émotion fut au comble.

Lorsque les premiers momens d'ivresse furent passés, Charles et Emilie entourèrent Christine pour la féliciter de son bonheur, pendant que la dame dit à West et à Rosalie : " Cette nouvelle marque de la bonté divine ajoute encore au bonheur que j'éprouve déjà. Dès aujourd'hui vous resterez avec nous au château, et votre fortune sera irrévocablement liée à la nôtre. J'espère sous peu rentrer dans mes biens, et alors vous serez heureux tous deux.

deux. Je m'engage à faire un jour une dot à votre fille et à l'établir convenablement."

West, encore tout ému de la scène qui venait de se passer, promit à la dame de lui vouer tous ses soins et de consacrer toute son existence à son service.

On s'entretint encore long-temps au jardin, et on se sépara enfin au moment où les étoiles commençaient à paraître au firmament.

Le lendemain, le bruit de cet événement se répandit dans les environs. Les habitans du village vinrent entourer la chaumière de Rosalie, pour lui témoigner la joie que leur avait causée le retour de son mari. Le vieux charron, qui, pendant le séjour de cette femme dans la commune, avait été frappé de sa bonne conduite, ne la trouvant pas chez elle, monta au château malgré son âge et demanda à lui parler, ainsi qu'à West. Les deux époux se montrèrent bientôt, et le charron dit à Rosalie.

« Il est dit dans nos livres saints que nous devons pleurer avec ceux qui sont dans la tristesse, et nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie ; eh bien ! vertueuse Rosalie, je viens vous dire combien nous sommes tous heureux du bonheur que le Seigneur vous a fait en vous rendant votre époux. La conduite exemplaire que vous avez menée au milieu de nous, nous a tous édifiés ; jamais on n'a rien eu à vous reprocher :

procher : vous vous êtes constamment montrée honnête, douce, complaisante envers tout le monde. On a pu faire la différence envers votre conduite si chrétienne, si sage, et celle de ces femmes sans principes qui se seraient livrées au désespoir si elles avaient eu à subir tant de rigueur. Maintenant le bon Dieu a récompensé vos vertus. Après l'orage est venu le calme, et aux larmes a succédé la félicité. Jouissez donc en paix du bonheur que vous méritez à tant d'égards. Le seigneur ne vous a éprouvée que pour faire éclater votre courage ; il a couronnné votre persévérance par une joie d'autant plus grande qu'elle a été achetée par de terribles angoisses."

Cependant la foule augmenta, et la cour du château fut bientôt remplie de personnes qui étaient venues là pour un tout autre motif que celui d'une vaine curiosité. Pendant que l'on se félicitait mutuellement, madame de Waldenheim, Charles et Emilie descendirent et se mêlèrent à la multitude attendrie.

Alors le vénérable M. Engelhard, ne pouvant résister au plaisir qu'il avait d'adresser quelques mots à ce bon peuple, vint aussi, appuyé sur son bâton, et s'étant placé au milieu d'un vaste cercle formé par les assistans, il leur dit :

" Vous

" Vous venez, mes chers amis, d'être témoins d'événemens qui portent le cachet de l'infinie bonté de notre Dieu. Au moment où tout paraissait à jamais désespéré pour deux intéressantes familles, le Seigneur a montré la puissance de son bras. C'est bien le cas de dire que c'est lui qui plonge dans l'abîme pour en retirer, et si quelquefois sa providence semble sommeiller et perdre de vue nos intérêts, c'est qu'il attend le jour de ses miséricordes pour nous récompenser après nous avoir éprouvés." Ensuite le digne vieillard leur exposa l'histoire de Charles, de Rosalie, d'Emilie, de Christine, et il ajouta : " Quant à vous, mes chers amis, n'oubliez jamais la tendresse de Christine envers le petit mouton qu'elle trouva transi de froid dans la forêt, et qu'elle rapporta avec tant de fidélité au riche fermier. N'oubliez pas la modestie, la piété filiale, le dévoûment de cette jeune fille, l'austère probité et la bonne conduite de la pauvre Rosalie au milieu de ses privations sont encore une chose digne de remarque.

" Je ne chercherai point à relever les bontés de madame de Waldenheim, ni les attentions de sa fille Emilie envers la petite Christine ; mais ce que je ne puis passer sous silence, c'est la conduite sage du jeune Charles pendant tout le temps qu'il a passé avec moi ;

enfin

enfin le dévoûment de West à sauver des flots du Rhin l'enfant d'une dame inconnue, et à exposer ainsi ses propres jours. Voilà, mes amis, des exemples qu'il faut imiter, et voilà les causes qui ont amené le bonheur dont commencent à jouir ces deux familles. Sans doute le Seigneur ne fait pas toujours voir d'une manière si frappante sa bonté envers nous, quelquefois il se réserve de ne couronner la vertu que dans un autre monde ; mais ses voies sont toujours adorables. Aimons donc ce Dieu si bon, gardons ses commandemens, espérons toujours en lui, quelle que soit la violence de la tempête qui vient fondre sur nous ; souvenons-nous sans cesse que la piété est utile à tout, et qu'outre les promesses de cette vie, elle renferme encore celles de notre avenir."

Cette courte allocution, prononcée avec ce ton de forte conviction par un vieillard vénérable, fit sur la multitude une impression difficile à décrire. Le regard si doux, la physionomie si candide, la voix fortement émue, les cheveux blancs de M. Engelhard, imprimaient à ses paroles une onction qui pénétra jusqu'au fond de tous les cœurs. Ces bons cultivateurs s'en retournèrent tout émerveillés, et conservèrent longtemps le souvenir de cette belle journée.

Madame de Waldenheim, pour fêter l'heureux retour de son fils, répandit de nombreuses aumônes dans le sein des pauvres, améliora le sort de plusieurs familles, soit en payant leurs dettes, soit en leur achetant des terres. Mais son bon cœur n'était pas encore satisfait. Le jour de la fête patronale du village étant arrivé, elle fit rassembler dans la cour du château tous les enfans de la commune : une longue table environnée de bancs y était dressée. Elle y fit asseoir ces enfans, leur fit servir un petit souper, et ne dédaigna pas de faire les honneurs de cette réunion. Qu'elle était heureuse en voyant la joie naïve de ces bons enfans ! Charles, Emilie, West, Rosalie et Christine étaient aussi là pour prendre part au bonheur de cette petite famille. Après le souper, les enfans furent conduits dans un petit enclos qui tenait au jardin : là une nouvelle jouissance les attendait. Par ordre de la dame généreuse, un troupeau de moutons y avait été amené. Ces animaux, blancs comme la neige, étaient ornés de rubans de diverses couleurs, et offraient un coup d'œil ravissant. Les enfans se rangèrent en cercle autour du troupeau, et Charles parcourut les rangs avec une boîte dans laquelle étaient renfermés des billets numérotés, car chaque mouton avait un numéro et une devise. Il commença par

le

le plus jeune enfant, qui tira un numéro, et prit aussitôt le mouton qui lui était échu.

Ainsi chacun eut à la fin son mouton. Ces heureux enfans ne se possédaient pas de joie ; on eût dit qu'ils venaient de recevoir un présent mille fois plus précieux. Chacun prétendit avoir le plus beau mouton, et se mit à le caresser : l'ivresse était à son comble. Un temps magnifique favorisa cette belle fête et les enfans restèrent au château jusqu'à l'entrée de la nuit. Lorsque enfin il fallut se retirer, madame de Waldenheim leur dit :

« Comme c'est à un mouton que sont dus et le retour de mon fils et celui du brave West, l'ami de ma famille, j'ai cru, mes bons enfans, vous faire un sensible plaisir en vous distribuant à chacun un mouton. Ces animaux deviendront dans les maisons de vos parens une source de richesses par les avantages qu'ils offrent : mais le mouton rappelle par lui-même une belle leçon à tout le monde : il est le symbole de la douceur, et nous apprend à être de même doux et compatissant envers nos semblable, et à supporter avec résignation et patience les injures et les peines de la vie ; ensuite la blancheur de sa toison nous enseigne avec quel soin il faut conserver notre innocence, veiller à la pureté de notre cœur, et éviter tout ce qui pourrait nous souiller aux yeux de

Dieu.

Dieu. Enfin le mouton n'est pas difficile pour sa nourriture, et se contente de tout : il nous recommande donc la modération de nos désirs, la sobriété et le contentement que nous ne devons chercher que dans le bien, en Dieu et dans l'accomplissement de nos devoirs. Voilà, mes bons enfans, ce que doit vous rappeler la présence des moutons au milieu de vous. N'est-ce pas, vous vous souviendrez de tout ce que je viens de vous dire, et vous vous efforcerez de devenir bons et vertueux ? "

Et tous de s'écrier : " Oui, oui,"

Avant d'emmener leurs moutons, ces enfans si contens se pressèrent autour de leur bienfaitrice, lui baisèrent avec respect la main, et se retirèrent ensuite chez eux.

Cette générosité de la dame acheva de lui gagner tous les cœurs, et les habitans du village lui témoignèrent, dans toutes les circonstances, le plus tendre dévoûment et un attachement sans bornes.

Charles grandit encore sous les yeux de sa mère, et rentra bientôt dans la possession de tous les biens qu'avait laissés son père en mourant. Il mit un ordre parfait dans l'administration de ses domaines, et consacra chaque année une partie de ses revenus à soulager les malheureux. Il fit rebâtir la maison où se tenait l'école du village, appela un jeune

maître

maître plus instruit que l'ancien, qu'il prit au château pour soigner ses propres écritures, acheta des livres pour les enfans pauvres, forma une petite bibliothèque, se procura des cartes géographiques, encouragea les progrès des enfans en leur distribuant de temps en temps des prix, et régénéra de cette manière la commune. Il alla plus loin, paya l'apprentissage de plusieurs enfans, leur procura par là des états honorables et lucratifs, fonda un petit hospice pour les infirmes et pour les voyageurs pauvres et sans ressource, et devint ainsi le bienfaiteur de toute la contrée.

Sa mère, loin d'arrêter l'élan de son bon cœur, le seconda dans ses vues charitables, et lui dit souvent: "Ce qu'on affecte au bien et au soulagement de l'humanité, est placé avec usure, et la Providence le rend au centuple,"

Et en effet, cette généreuse famille ne tarda pas à éprouver la bonté du Seigneur ; car elle prospéra de la manière la plus heureuse, et jouit encore aujourd'hui de tout le bonheur que méritent ses vertus et ses bienfaits.

rit au
tures,
uvres,
ra des
rogrès
ps en
anière
pren-
par là
da un
ur les
devint

bon
les, et
bien et
é avec
le,"
tarda
ar elle
se, et
onheur

